

à tous, pour le bonheur d'un être qui nous est si cher à tous deux, j'ai le droit de vous demander ce motif.

— J'attends impatiemment votre réponse.

— Tout le monde autour de moi, et mon père le premier, vous envoie l'expression de sentiments très affectueux.

— Votre ami bien vrai,

— PHILIPPE DE MONTMORAN.

Gilbert serra la lettre de Philippe et, allant retrouver sa grand-mère, il lui montra la lettre de Mme Morel.

— Il faut donc que tu partes tout de suite ? dit-elle avec un douloureux plissement des lèvres, mais sans hésiter, un désir d'un ministre est un ordre ; mais tu reviendras bientôt.

— Oui, grand-mère.

— Et tu ramèneras ces êtres si bons qui t'ont servi de famille ? Ah ! cela me fait un gros chagrin d'être si vite séparée de toi, mais je suis forte maintenant.

Il répondit en l'embrassant :

— J'ai un long congé, grand-mère : j'espère pouvoir vous en donner la plus belle part.

— J'y compte bien. Et déclare, en mon nom, à M. et à Mme Morel qu'ils seront ici chez toi, c'est-à-dire chez eux.

Le curé Gardain et Karadeuc arrivaient pour le déjeuner.

Karadeuc était certainement le plus heureux des hommes ; et il le manifestait par de grands éclats de rire qui le prenaient tout d'un coup, sans motif apparent.

Roger Gardain était, aussi, pleinement heureux ; mais il éprouvait une certaine surprise de voir Gilbert si calme, à peine abattu : il s'était imaginé que la révélation de la vérité produirait en lui un bien autre changement.

La marquise leur annonça tout naturellement le départ de Gilbert.

— Son ministre l'appelle.

Roger Gardain et Karadeuc s'inclinèrent avec regret ; mais, dans ces pays si disciplinés, un ordre de l'autorité ne soulève jamais grande discussion.

— Je vais aller préparer mon bateau, dit simplement Karadeuc, et vous arriverez à Saint-Malo pour le train du soir ; vous serez à Paris demain.

— Mais il va nous revenir bientôt, dit la marquise avec un heureux sourire, et pour longtemps, cette fois.

— Oui, bientôt, grand-mère, et pour longtemps.

Vers deux heures, Gilbert partait avec Karadeuc : sa grand-mère et Roger Gardain l'avaient accompagné jusqu'au port.

Lorsque le bateau eut franchi la jetée, le curé eut le pressentiment de ce qui s'était passé.

— Madame, vous n'avez pas dit toute la vérité à votre enfant !

— Hélas ! balbutia-t-elle, je n'en ai pas eu la force... Je lui ai bien tout dit, excepté l'histoire véritable de son père... Plus tard lorsqu'il m'aimera bien...

— Ah ! Madame, interrompit avec effroi Roger Gardain, quelle imprudence vous avez commise !

XVII — FILS D'ASSASSIN

Le bateau filait par un bon vent. Gilbert tenait la barre, Karadeuc faisait la manœuvre.

Le vieux marin n'avait voulu emmener ni matelot, ni moussu, afin d'être seul avec "son capitaine" ; car il l'appelait ainsi maintenant, comme son fils.

Et Gilbert regardait avec attendrissement cet homme qui avait connu son père, peut-être aussi sa mère.

Karadeuc aurait bien eu envie de lui parler de ces êtres chéris ; mais Roger Gardain lui avait recommandé de ne pas bavarder et de répondre prudemment aux questions que pourrait lui poser l'officier.

— Comprenez bien, lui avait-il dit, que c'est à la marquise seule à lui expliquer tous ces malheurs, nous, nous commettrions sans doute des maladrotes.

— Oui, oui, je comprends, avait-il répondu tristement.

Aussi, frissonna-t-il de la tête aux pieds quand Gilbert demanda :

— Vous avez connu ma mère, mon ami ?

Il jugea que, sans se compromettre, il pouvait dire :

— Sauf le respect que je dois à votre grand-mère, votre mère, quoique simple paysanne, était une belle et noble femme.

— Je vous crois, mon ami, répliqua Gilbert, très touché. Et mon père ?

— Ah ! lui, mon capitaine !... Tenez, vous allez voir si je l'aimais, quand je vous aurai dit que c'est sur mon bateau qu'il a fait sa première promenade en mer ; c'est moi qui lui ai montré ce que c'est qu'une drisse, une écoute... Et, une fois grand, il n'aurait jamais voulu d'autre marin que moi pour aller pêcher.

Gilbert tendit la main à Karadeuc, et ils se donnèrent une bonne étreinte.

— Quel malheur qu'il soit mort si jeune ! continuait Karadeuc, tout aurait fini par s'arranger !... Enfin, puisque c'est arrange maintenant, il doit être rudement fier là-haut.

Gilbert eut bien alors la tentation de demander : "Pourquoi mon père s'est-il tué ?" Ce marin lui répondrait, sans doute, bien naïvement.

Mais son extrême délicatesse l'arrêta : pouvait-il interroger un étranger sur une chose que sa grand-mère n'avait pas voulu encore lui révéler. Il croyait, d'ailleurs, la deviner : son père, ayant abandonné sa carrière, avait dû se lancer dans quelque affaire, quelque spéculation, pour assurer l'existence de sa femme et de son enfant ; il avait été malheureux ; et devant

la ruine, peut-être devant l'impossibilité de faire face à sa signature, il s'était tué.

C'est ainsi que Gilbert quitta la Bretagne sans que personne lui eût révélé la cause véritable de son abandon. Et il arrivait le lendemain à Paris, très douloureusement impressionné par le souvenir de son père et de sa mère, mais le cœur plein d'affectueuse pitié pour la marquise douairière.

M. et Mme Morel l'attendaient à la gare ; et leur tendresse le rassérénait bien vite.

Quand ils arrivèrent dans leur appartement, Mme Morel déclara qu'il devait se reposer ; mais il était à peine étendu qu'elle venait auprès de lui et il leur raconta ce qui venait de se passer à Trévenec, en atténuant grandement les torts de sa grand-mère, il ne voulut même pas dire que son père s'était suicidé : il parla même de mort subite...

Et il disait en les embrassant :

Nous allons repartir, tous les trois, mes bons amis, et pour nous bien aimer !

— Pour bien s'aimer, dit Mme Morel. Mais il faut auparavant que la situation soit réglée définitivement. Nous avons demandé, en Angleterre, l'extrait de mort de notre véritable enfant ; tu n'auras plus qu'à reprendre ton vrai nom, ton vrai titre, pour que Mlle de Montmoran devienne marquise de Trévenec !

— Ah ! mère ! si Dieu permettait cela !

— Mais il me semble qu'il arrange toutes choses au gré de ton cœur ; il ne va pas faire surgir quelque difficulté au dernier moment. La visite de ton ami, sa lettre, n'indiquent-elles pas que tu n'as plus qu'à vouloir ?...

Tu iras, dès ce matin, chez M. de Montmoran, tu lui diras la vérité toute simple, ton père t'accompagnera ensuite chez le ministre de la Marine...

Elle parlait sans montrer aucune émotion, la bonne Mme Morel ; et son mari n'en revenait pas de la voir si ferme, si décidée, pressant les dernières démarches qui allaient lui enlever son fils.

— Chers parents dit gravement Gilbert, j'ai accepté votre sacrifice, parce que je n'avais pas le droit de refuser un nom qui est le mien !

Mais de même que j'ai posé comme condition essentielle à ma grand-mère que vous ne me quitteriez jamais — condition au devant de laquelle elle est allée elle-même de tout son cœur, — de même, si je dois entrer un jour dans la famille de Montmoran, ce sera à la condition que ma femme et la famille de ma femme vous accepteront comme mes vrais parents...

Mme Morel l'interrompit.

— Ton bonheur d'abord, cher Gilbert ; le nôtre ensuite. Et je ne crains rien d'ailleurs ; j'ai la plus entière confiance dans le cœur de Mlle de Montmoran ; si j'ai fait un sacrifice, ta femme me donnera de telles compensations que je ne me souviendrai plus de l'avoir fait.

Au milieu de la matinée, Gilbert quittait ses parents tout réconforté et se dirigeait, à pied, vers le boulevard Saint Germain. Il marchait rapidement, un peu fiévreux, comme s'il avait conduit une compagnie de débarquement à l'assaut.

Au moment où il traversait la place de la Concorde, il entendit un appel derrière lui ; mais il faisait si peu attention aux choses extérieures qu'il aurait poursuivi son chemin sans se retourner si on n'avait tapé légèrement sur son épaule.

On disait en même temps :

— Je ne me trompe pas, vous êtes bien le lieutenant Gilbert Morel.

— En effet, Monsieur ; mais...

Gilbert regardait avec inquiétude l'individu qui l'arrêtait, un homme d'une cinquantaine d'années, grand, sec, vêtu fort élégamment.

Cet individu demanda :

— Vous ne me reconnaissez donc pas ?

Gilbert tressaillit.

Et il dit, presque effrayé :

— Pardon, Monsieur... Mais, tout d'abord, sous ces vêtements, je vous avoue...

Il reconnaissait le mystérieux individu de Thuan-An, l'homme aux petites Japonaises, cet inconnu à qui il devait la vie.

— On ne peut vraiment pas conserver des habits d'Annamite quand on redevient Parisien, répliqua celui-ci.

— Ah ! vous rentrez à Paris ?

— Je ne fais que le traverser cette semaine ; quelques affaires m'appellent en Angleterre. Mais, dans quelques mois, j'aurai le plaisir de vous revoir, ainsi que votre ami, M. de Montmoran.

Gilbert, surmontant l'antipathie qu'il éprouvait contre ce mystérieux personnage, essaya d'être aimable :

— J'espère que, maintenant, vous ne ferez plus de difficultés pour me dire enfin votre nom ?

— Permettez-moi de garder mon incognito jusqu'à mon retour de Londres ; laissez-moi me débarrasser de ma livrée de commerçant ; et soyez persuadé que, dès que j'aurai repris mon nom et mon titre, ma première visite sera pour vous.

— Alors, au revoir, Monsieur ?

— A bientôt !

L'inconnu s'éloigna, tandis que Gilbert reprenait son chemin, très péniblement impressionné par cette rencontre. Il n'était certainement pas superstitieux, et pourtant il ne pouvait se défendre d'une sorte d'appréhension, comme un naïf Breton qui aurait rencontré un oiseau de mauvais augure.

— Bah ! fit-il en se secouant, Philippe rirait bien de moi si je lui avouais ma faiblesse...

Quelques instants plus tard, il arrivait devant l'hôtel de M. de Montmoran. Il attendit un peu, se sentant tout à coup oppressé ; et, au moment où il allait sonner, il entendit des pas de chevaux ; il se retourna et vit